

PRESENTATION D'UNE LISTE GENEALOGIQUE ET CHRONOLOGIQUE DE LA CHEFFERIE MBOUM DE NGANHA

André M. PODLEWSKI
ORSTOM

RESUME

La liste généalogique et chronologique des *bélaka* mboum de Nganha (Adamaoua, Cameroun) offre une série de 46 noms, dont la signification est donnée. Elle s'étend sur plus d'un millénaire (933 à 1977).

Une seule liste généalogique (mais non chronologique) de 18 noms avait été publiée jusqu'alors.

Après avoir comparé ces deux listes, il est procédé à l'analyse de la liste mboum depuis l'arrivée des Foulbé en Adamaoua (début XIX^{ème} siècle). Antérieurement on retrouve, d'après des traditions, des noms de *bélaka* en relation avec l'arrivée des Mboum sur le plateau de l'Adamaoua (XII^{ème} siècle) et avec le départ du "pays des pharaons".

Des éléments d'histoire, des rites et certains objets sacrés, pourraient conforter les affirmations des Mboum sur leurs migrations passées.

Une seule liste généalogique concernant la chefferie mboum de Nganha a jusqu'alors été publiée par J.C. FROELICH en 1959. Elle contient les noms de 18 *bélaka* qui auraient régné successivement (annexe 1).

1. ORIGINE DE LA LISTE GÉNÉALOGIQUE ET CHRONOLOGIQUE PRÉSENTÉE

Lors des travaux (de méthodologie démographique) que j'ai effectués de 1965 à 1968 sur le plateau de l'Adamaoua, j'ai eu l'occasion d'avoir de nombreux contacts avec les différentes chefferies mboum (de Nganha, Mbam, Mana et Mbéré) et en particulier avec le *bélaka* Saomboum ("racine des Mboum") de Nganha qui était le *primus inter pares*.

Mon désir de mieux discerner le passé de cette ethnie (qui, bien qu'islamisée à 95%, avait néanmoins conservé sa structure hiérarchique ancestrale) m'a amené à visiter (avec l'assentiment du *bélaka*) deux caches où des vestiges de l'ancienne tradition des Mboum étaient conservés.

Cette avancée dans l'ancien univers des Mboum m'a finalement valu de recevoir le titre de *gandolong*, qui était jadis l'apanage du "gardien des symboles sacrés" des Mboum.

A la suite du décès du *bélaka* Saomboum (1976), je décidai de faire publier à sa mémoire quelques feuillets rédigés en 1969, et en adressai deux exemplaires pour les Mboum à l'un de mes anciens enquêteurs, Nana Oumarou MANDJI.

En remerciement, ce dernier m'envoya une liste généalogique de 46 *bélaka* mboum de Nganha, avec indication de la durée de leur règne.

En vue de ce séminaire, j'écrivis alors à Nana MANDJI pour me faire préciser certains points de la liste précédente. Dans sa réponse, il m'adressa une nouvelle liste sensiblement semblable à la précédente (avec toutefois des appréciations de durée de règne parfois divergentes), enrichie de la signification du nom de la plupart des *bélaka*. C'est cette dernière liste que nous présentons ici (annexes 2 et 3).

Nous confronterons tout d'abord les deux seules listes généalogiques présentées à ce jour (FROELICH 1959, MBOUM 1989), avant d'analyser en remontant dans le temps la chronologie de la liste mboum : depuis la conquête foulbé (début XIX^{ème}) puis antérieurement (arrivée sur le plateau de l'Adamaoua, etc.) ; nous avancerons enfin des éléments d'histoire et de tradition, et présenterons certains "objets sacrés" qui pourraient conforter les affirmations des Mboum sur leurs lointaines migrations passées (Nubie) et même sur leur éventuelle origine yéménite.

2. COMPARAISON DES GENEALOGIES PRESENTEES PAR LA LISTE DE FROELICH (1959) ET LA LISTE MBOUM (1989)

Si l'on compare la liste de FROELICH et celle des Mboum en ne considérant d'abord que les *bélaka* ayant régné depuis l'arrivée des Foulbé (c'est-à-dire à partir de Bélaka Koya), on constate que les deux généalogies sont très voisines, celle de FROELICH, contenant toutefois 2 *bélaka*, ne figurant pas sur la liste mboum à la même période (les n° 10 et 13 de l'annexe 1). On retrouve toutefois ces deux *bélaka* (Toka Gokor et Raou Adaba) dans la liste mboum sous les numéros 11 et 30, c'est-à-dire avant l'arrivée des Foulbé.

D'autre part, sur les 8 *bélaka* de la liste de FROELICH qui régnèrent avant l'arrivée des Foulbé, la moitié se retrouve dans le désordre sur la liste mboum des 37 *bélaka* ayant régné durant la même période.

Ainsi, dans l'ensemble, la liste mboum de 46 noms englobe 14 des 18 *bélaka* de la liste de FROELICH (les quatre manquants étant les 1, 4, 6 et 8).

3. DE LA FIABILITE DE LA LISTE CHRONOLOGIQUE MBOUM DEPUIS L'ARRIVEE DES FOULBE

Précisons tout de suite que la liste mboum est la seule liste chronologique qui ait été présentée jusqu'à ce jour : elle attribue une durée de règne à chacun des 45 *bélaka* ayant précédé le *bélaka* actuel.

Sans que l'on puisse créditer ces durées d'une grande exactitude, il convient néanmoins de remarquer que cette chronologie couvre une période supérieure à un millénaire.

D'après les données historiques dont on dispose (données fournies par FROELICH, qui précise lui-même que son article est rédigé pour moitié d'après le rapport BRU de 1923, et pour moitié par ses observations personnelles), nous pouvons tenter d'apprécier la fiabilité des durées de règne des *bélaka* depuis l'arrivée des Foulbé sur le plateau de l'Adamaoua.

Dates découlant des durées de règne de la chronologie mboum

Données historiques

Bélaka Gang Nzouli Nziki (n° 37) (1786 - décédé en 1807) il traite avec Jobdi sans doute au sujet de pacages pour les troupeaux des Foulbé.

"En 1806, le modibo Adama (l'un des douze "lieutenants" d'Osman dan Fodio) reçut le commandement des armées peul du Cameroun et s'installa à Yola. Pendant plusieurs années il combattit dans le Nord... Un chef vollarbé, Jobdi, traita avec les Mboum du *bélaka* Joui et fonda Bakana ; il laissa aussi une garnison à Delbé près de l'actuelle Ngaoundéré."

Bélaka Koya (1807-1817)
Notons que Koya n'est pas mort au combat ; la liste mboum nous apprend au n° 41 que Falbela est né après que son père (Koya) soit détrôné.

"Cette garnison dut soutenir plusieurs attaques des Mboum... Les Foulbé se retranchèrent sur une colline qui devint la ville de Ngaoundéré. Jobdi vint à leur secours, il battit les Mboum et refoula Koya vers le Ngaoukor... Plus tard Jobdi, avec l'aide d'Haman Sambo de Tibati et Boula Njidda, battit les Mboum qui se réfugièrent vers Ngou-Ha (Nganha) leur montagne sainte."

Bélaka Mgba Akanzimi
(1817-1824)

"Quand Adama mourut en 1847, les Mboum payaient le tribut aux Foulbé de Ngaoundéré".[2]

Bélaka Mgba Nzona 1824-1854
(aucune révolte sous le règne de ces deux *bélaka*)

"Après la mort d'Adama (dont les chroniques disent qu'il combattit et soumit les tribus du Nord pour la religion et non pour capturer des esclaves ou garnir son harem, comme ce fut le cas pour ses successeurs), ses successeurs et leurs vassaux musulmans se préoccupèrent moins de convertir les infidèles que d'exploiter leurs territoires par le pillage et l'asservissement des assujettis".[3]

Bélaka Falbela (1854-1870)
né après que son père (Koya) soit détrôné ; se révolta après la mort d'Adama, mort en combattant les Foulbé.

"Cependant le fils d'Adama dut combattre le chef Mboum Falbéla, fils de Koya, installé à Ngaou-Ha, qui s'était révolté. Falbéla fut tué sur les remparts de Ngaoundéré."[2]

Bélaka Magadji (1870-1887)
D'après la chronologie mboum, aurait été abattu au début du règne d'Abbo.

"Pendant le règne du lamido Abbo (1887-1901) eut lieu un deuxième soulèvement des Mboum de Nganha, conduit par Magadji, petit-fils de Koya. Attiré par la ruse à Ngaoundéré, il fut abattu par les gardes d'Abbo, au moment où il voulait frapper celui-ci de son sabre."[2]

Bélaka Mbandéré
(1887-1907)

"Mais bientôt des luttes fratricides éclatèrent entre les Foulbé... Quand les Européens arrivèrent en 1901, l'empire d'Adama était en pleine désagrégation."[2]

[2] [3] Renvois aux ouvrages cités *in fine*.

Bélaka Nyafou
(1907-1931)

Un incident montre combien l'islamisation était superficielle au début de l'administration française. Ce *bélaka* faillit se suicider en 1921 parce qu'un agent administratif lui avait fait sauter sa coiffure sacrée (il devait, selon la tradition, ne jamais paraître sans cette coiffure durant la journée). L'administrateur BRU, qui rapporte le fait [4], dut faire intervenir la mère (mboum) du *lamido* Issa pour presser le *bélaka* de ne pas attenter à ses jours, "comme il y était poussé par les gens de sa race".

Bélaka Saomboum
(1931-1977)

C'est le *bélaka* (dont le nom signifie "racine de mboum") qui, d'après la chronologie, régna le plus longtemps (46 ans). Dans une correspondance m'annonçant le décès du *bélaka* il était précisé : "le chef *bélaka* Saomboum est mort à la Mecque. Il a quitté Nganha avec sa santé. (Nous) croyions qu'il allait revenir. Arrivant à la Mecque il a demandé à Dieu de plus revenir, et il a réussi."

Bélaka Rounde Abba

Bélaka actuel depuis 1977.

Il ne semble pas ressortir de fortes anomalies dans cette partie de la chronologie mboum, qui ne saurait toutefois prétendre cerner tous les règnes, de 1807 à 1977, à l'année près.

Les premiers contacts entre les Mboum et les Foulbé Vollarbé semblent avoir été pacifiques. C'est sans doute à cause de l'arrivée continue et croissante de troupeaux des Vollarbé en saison sèche que les difficultés surgirent. Dans un premier temps, elles furent résorbées sans violences par le *bélaka* Nzouli et le chef des Vollarbé : Jobdi¹.

(1) D'après des traditions orales recueillies par CADAIRE [5] précisons :

Nzouli a-t-il été "détrôné" à la suite d'accords jugés insuffisants ou dangereux, ou est-il mort naturellement vers 1807 ?

Toujours est-il que c'est sous Koya (1807-1817) que les combats débutèrent. Koya abandonna le site plus exposé de l'actuelle Ngaoundéré et se replia sur Nganha, près de la montagne sainte des Mboum. La chronologie nous indique indirectement qu'il a été "détrôné" (voir le n° 41 de l'annexe 2). Est-ce sous la pression des Foulbé ou sous celle des Mboum ?

Une longue période de calme fut accordée aux Mboum sous les deux *bélaka* suivants. La chronologie nous indique qu'elle se prolongea durant quarante ans environ (1817-1854). Elle s'acheva sans doute quelques années après la mort d'Adama (1847) qui, nous l'avons vu, combattit plus pour la religion que pour son profit personnel. Ses successeurs ne furent sans doute pas animés du même esprit, ce qui amena le *bélaka* Falbela à se révolter. Il mourut au combat en 1870. Son successeur Magadji reprit le flambeau de la révolte et périt également sous le glaive des Foulbé (1887). Les dissensions, entre les Foulbé permirent sans doute aux Mboum sous le *bélaka* Mbandéré (1887-1907) de connaître quelques années de quiétude jusqu'à l'arrivée des Européens (1901).

Les Mboum eurent alors à supporter simultanément un double pouvoir : celui du militaire européen et celui du *lamido* foulbé. Est-ce à ce moment là qu'ils choisirent de s'allier aux Foulbé afin de pouvoir au moins préserver une certaine indépendance à travers la reconnaissance de leur organisation sociale traditionnelle centrée sur le *bélaka* et ses dignitaires ? Une osmose entre les deux populations se réalisa insensiblement, de telle sorte qu'en 1951 FROELICH, administrateur, pouvait écrire "... le *lamido* de Ngaoundéré a dans les veines plus de sang mboum que de sang peul, et il en va de même pour les personnages les plus importants de l'état peul. "[2]

-
- qu'en 1785 les Foulbé Vollarbé refusèrent de payer plus longtemps le tribut aux "Kirdi" Bata et les chassèrent (des confins de la Bénoué et du Faro) ;
 - qu'Ardo-ben-Jobdi (ou Yobdi), établi à Touroua (rive orientale du Faro), était le chef des Vollarbé ;
 - qu'Adama, du clan des Bâ, avait sa famille installée à Gourin, sur le côté occidental du Faro, en face de Touroua (à environ 50 km de Yola) ;
 - que les Bâ, bien que puissants sur leur rive, l'étaient moins que les Vollarbé de l'autre rive, dont les familles étaient plus riches et les troupeaux plus nombreux ;
 - que lorsqu'Adama reçut l'étendard blanc d'Ousman dan Fodio, les Vollarbé lui obéirent désormais ;
 - qu'Adama déclara la "guerre sainte" en 1809, et qu'il laissa au chef vollarbé et à ses fils le soin de conquérir les Mboum et les pâturages du plateau ;
 - qu'Adama, puis son fils, reportèrent leurs efforts au nord de la Bénoué, après avoir soumis les Bata en 1852 au terme d'une farouche résistance qui dura sept ans. [6]

Les résultats de ces alliances et de la fusion des modes de vie se retrouvent inscrits dans les principaux indicateurs démographiques des populations foulbé et mboum : la structure par âge, le nombre des remariages, la fécondité, sont semblables. Seule la mortalité (ne figurant pas sur le tableau suivant) est nettement plus élevée chez les Mboum (25 pour mille) que chez les Foulbé (16 pour mille) [7]. Cette dernière différence montre que si les modes de vie se rapprochent, pour la masse de la population les niveaux de vie séparent toujours le vassal, même privilégié, du suzerain d'hier qui conserve pour ses troupeaux les vastes pâturages du plateau.

	Structure				Régime matrimonial			Fécondité stérilité	
	Nombre résidents par "saré"(*)	0-14 ans (%)	60 ans et+ (%)	P0-4 F15-49	Nombre hommes pour 100 femmes	Nombre de mariages des épouses	Nombre épouses successives du mari	Nombre moyen d'enfants par épouse	Indice de stérilité relative
Mbororo (1047)	7	48	5	0,85	117	1,48	1,91	5,1	0,15
Niam-Niam (1010)	8	46	5	0,80	113	1,48	2,07	4,9	0,15
Dourou Plateau (6924)	7,5	44	4	0,81	103	1,43	1,96	4,4	0,15
Mboum (1194)	5,7	37	10	0,52	99	1,8	2,67	3,5	0,25
Foulbé (4329)	5,5	37	10	0,51	89	1,8	2,58	3,5	0,29
Dourou-Plaine (4333)	-	36	11	0,55	99	1,6	2,23	3,9	0,27
"Mixtes" (2140)	4,3	25	12	0,38	85	2	2,7	3,2	0,34
Laka (666)	3	12	21	0,12	78	2,2	3	1,6	0,50

(*) "saré" = Unité d'habitation familiale

4. LA CHRONOLOGIE MBOUM AVANT L'ARRIVEE DES FOULBE

"En cette fin du VIème siècle, l'appauvrissement des royaumes sud-arabiques, entraînait une forte émigration du Yémen vers l'Afrique. Ces mouvements de populations, poursuivis vers l'ouest dans les siècles suivants, expliquent probablement les traditions de plusieurs peuples soudanais attribuant leur origine à des émigrants yéménites" (R. et M. CORNEVIN : *Histoire de l'Afrique*) [8].

La généalogie chronologique de la chefferie mboum de Nganha (qui devait s'insérer dans un contexte politico-social jadis plus vaste (Djoukoun ?)¹ semble épuiser les cheminements de ces migrations est-ouest.

Aucune date n'était proposée jusqu'alors, mais grâce à cette chronologie, à des traditions orales et à des objets sacrés existant sans doute encore, il est peut-être possible de mieux cerner les trois principales étapes en remontant le temps de notre chronologie.

1ère étape : *Implantation en Adamaoua*

L'une des traditions orales précise que lorsque les Mboum arrivèrent à Ngaoudamji le chef mboum épousa la femme Mavoulougou. C'est en ce lieu de Ngaoudamji que les différents clans se séparèrent alors, et que le *bélaka* des Mboum et sa femme partirent vers les hauteurs de l'actuelle Ngaoundéré. En ce lieu deux jumeaux mâles naquirent de cette union : Hazélé et Kazélé. Plus tard, tous deux reçurent le titre de *bélaka* ; Hazélé partit avec la moitié du clan sur Ngaoupakaï et Kazélé avec l'autre moitié sur Ngaouhora (on trouve des vestiges de constructions sur ces deux massifs), pour former finalement les lignées des *bélaka* de Nganha et de Mbam [1]. Or on trouve Hazélé (1223-1260) au n° 13 de la liste. Avant l'arrivée des Mboum à Ngaoudamji une autre tradition fait également naître des jumeaux (de sexes différents cette fois) lors de l'arrivée des Mboum sur le plateau : Itel le garçon et Tel la fille (qui donna son nom au village de Telléré). Toujours selon cette tradition, les Mboum redescendirent alors du plateau pour se rendre chez les Laka (aux confins du Logone). Ce n'est qu'après le séjour chez les Laka (où les Mboum disent avoir appris l'agriculture) qu'ils remontèrent définitivement sur le plateau.

(1) "Les Djoukoun furent à l'origine une caste dominante de Hamites ou semi-Hamites, au sein de laquelle un corps sacerdotal hiérarchisé étendit son autorité sur des autochtones... Les premiers Djoukoun auraient émigré du Nil et du Kordofan ; certaines traditions font même état de la Mecque comme lieu d'origine. Avant de se fixer sur la Bénoué, ils se seraient établis plus au nord, fondant le royaume décrit sous le nom de Kororofa dans les annales haoussa...(D.P. de PEDRALS se référant à MEEK) [9].

Il semble donc que l'on puisse, d'après la chronologie, avancer que l'installation des Mboum sur le plateau se fit probablement sous le règne de Took-Gokor (1186-1217), c'est-à-dire vers la fin du XII^{ème} siècle.

2^{ème} étape (1047-1186) : *cheminement des Mboum entre la Nubie (?) et le plateau (via le Kanem-Bornou ?)*

Une tradition rapporte que les Mboum séjournèrent dans la région du "grand fleuve" (Nil) après leur départ du Yémen, et qu'ils y connurent "les pharaons", qu'ils dénomment en mboum *Ten-Dang*. Or le *bélaka* n° 4 de notre liste se nomme justement "Ten-Dang" (1047-1072), nom dont la signification nous est donnée par la liste : "je viens de sortir". Sortir d'où ? Du Yémen ou de Nubie ? Si nous optons pour la sortie de Nubie, 150 ans environ s'écoulaient entre la sortie de Nubie et l'arrivée sur le plateau de l'Adamoua. Ce qui nous donnerait pour cette étape, un départ de Nubie¹ au début du XI^{ème} siècle et un séjour d'environ un siècle et demi dans le Kanem-Bornou. Nous ne disposons que de peu d'éléments pour accréditer ce long séjour au Kanem-Bornou.

Outre le nom de quelques sites traversés (Okari, Holmari, Bokwa, Vokwa) [1], qui n'ont pas été localisés, on peut se référer au rite assez particulier de l'enterrement d'un *bélaka* décrit par BRU² en 1923. "Les *bélaka* sont enterrés au pied de la montagne Nganha. La mort du *bélaka* est gardée secrète pendant sept jours ; le huitième jour, enveloppé de bandelettes de *gabak* (coton), il est déposé, accroupi, dans une grande poterie...". Actuellement la tombe est préparée par les trois serviteurs, deux hommes et une femme, attachés de leur vivant à la personne du *bélaka* : la femme s'appelle *ma-voluku*³.

Ce type d'enterrement (enveloppé de bandelettes et mis dans une jarre) est rare dans le Nord-Cameroun, et cette coutume proviendrait des Sao.

LEMBEZAT le retrouve chez les Moundang du Nord-Bénoué : "le décès est d'abord tenu secret... Le corps est enterré dans une jarre comme chez les anciens Sao". Et il précise en note que l'inhumation dans des jarres lui a été signalée "sur une corne N.E. des monts Mandara comme un usage ancien maintenant aboli." [6]

A. LEBEUF nous indique que l'histoire des Kotoko est intimement liée à celle des Sao et que ces derniers étaient, dès le VII^{ème} siècle, établis dans

(1) "Nous ne savons malheureusement à peu près rien de ces royaumes nubiens, qui semblent avoir connu une vie économique relativement florissante et un christianisme exceptionnellement vigoureux... Dans l'ensemble, jusqu'à 1050 les relations des royaumes chrétiens nubiens avec l'Égypte musulmane semblent avoir été bonnes" (R.M. CORNEVIN : *Histoire de l'Afrique*, pp. 129-130).

(2) et repris par FROELICH [2] en 1959.

(3) Nous retrouvons ici la femme "Mavoulougou", dont nous avons parlé plus haut, qui mit au monde les jumeaux Hazélé et Kazélé.

le Kaouar et auraient occupé, à partir du X^{ème} siècle, toute la région comprise entre le lac Fitri, l'actuel Cameroun britannique et le pays massa. Lors de la fondation du royaume du Kanem ils auraient été refoulés vers le sud..."[10]. Cet auteur nous signale également que les fouilles menées en pays kotoko ont fait ressortir, au niveau le plus récent, "un mode particulier de sépulture dans des urnes et un très grand développement des techniques de la terre cuite et du bronze. [Cette culture] serait née sous l'impulsion d'une nouvelle vague d'immigrants et se serait développée dans la basse vallée du Chari entre le X^{ème} et le XVI^{ème} siècle" [10] [11].

Il est un autre élément de l'organisation sociale des Mboum qu'il convient de rappeler ici : la mise à mort rituelle du roi divinisé (ici du *bélaka*), que FROBENIUS rattachait au cycle érythréen du Nord et que BAUMANN et WESTERMANN rattachent aussi au cercle néo-soudanais. Les Djoukoun, dont nous avons déjà parlé, connaissaient également la mort rituelle, ainsi, semble-t-il, que d'autres sociétés du Baguirmi et du Ouadaï [12].

FROELICH nous donne un témoignage personnel de cette ancienne tradition : "Lorsque la disette sévissait, lorsque la sécheresse faisait dépérir le mil, lorsque les calamités s'abattaient sur la tribu, ou lorsque le *bélaka* tombait malade et s'affaiblissait, le conseil *niariya* se réunissait et décidait la mort rituelle du *bélaka*... Certains disent même que le *bélaka* était étranglé au bout de sept ans de règne afin que la vie de la tribu soit supportée par un individu jeune et fort. Si je m'en souviens bien, le *bélaka*, auquel j'ai rendu visite en 1951, m'a montré, à la tête de son lit, le trou pratiqué dans le mur qui communique avec l'extérieur" (et par lequel passait la corde qui devait l'étrangler [2].

LEMBEZAT enfin nous ramène à la conjonction Mboum-Djoukoun : "La mort rituelle du chef. Voici... un élément qui contribue à donner aux Mboum une figure bien particulière parmi leurs voisins immédiats, tout en menant à évoquer des populations plus lointaines : les Djukun de Nigéria (cf. MEEK) à l'ouest, et les Chillouk du Bahr el Ghazal." [6]

C'est finalement en citant CARDAIRE que nous achèverons cette deuxième étape :

"Nous redirons souvent que, dès la plus haute antiquité, des relations sont établies entre l'Egypte, la vallée du Nil et le Soudan central. Les contacts entre Nilotes, paléonigrites kamitisés, et soudanais, paléo-nigrites purs, furent intimes et fréquents. Les Nilotes envahirent peu à peu le Soudan, apportant avec eux leur culture. Les races d'origine nilotique y abondent en effet : les exemples classiques qu'offrent Djoukon, Wuté et Nupé se multiplient au fur et à mesure que de nouvelles monographies sont écrites sur des peuplades moins connues ; les Bamoun et les Tikar du Cameroun¹ viennent en premier lieu de l'est africain et avec eux

(1) Les chefferies tikar d'origine mboum et les dignitaires de cette ethnie parlaient le mboum et enseignaient à leurs enfants en 1986. [1] [2].

probablement le groupe massa du Logone, ainsi que bien d'autres peut-être. Les contacts entre Nilotes et Soudanais se matérialisent par des apports comme ceux du cheval... Des institutions paléo-méditerranéennes furent adoptées telles que la divinisation du souverain ou le meurtre rituel" (*Contribution à l'étude de l'Islam noir*, Memorandum II du Centre IFAN, Cameroun, p. 24) [5].

3ème étape (933-1047) : Du Yémen (Sana : 933) à la Nubie (Tén-Dang : 1047)

Cette période ne s'étend que sur plus d'un siècle, c'est-à-dire que, d'après la chronologie mboum, ces derniers auraient quitté le Yémen, avec Sana, le premier de la liste, au début du Xème siècle, ce qui est très improbable.

En effet, si origine yéménite il y a, il faudrait situer le départ des Mboum du Yémen près de trois siècles avant, c'est-à-dire vers le milieu du VIIème siècle, juste après que la péninsule arabique ait été conquise à la foi nouvelle que les Mboum refusèrent.

La tradition des Mboum fait état de leur départ du Yémen parce que tous les fétiches "païens" entreposés sur le rocher sacré de la Mecque furent jetés à terre par les soldats de Mahomet. Toutefois, dit la légende, lorsque les soldats voulurent se saisir des fétiches mboum, ces derniers s'envolèrent, comme l'avaient prédit leurs devins, pour leur indiquer le lieu de leur nouvelle implantation¹.

Il semblerait donc que la chronologie soit incomplète en tout début de liste. Si l'origine yéménite est à retenir, une période s'étendant du milieu de VIIème siècle au Xème siècle, soit près de trois siècles, devrait représenter la durée du séjour chez "les pharaons" (jusqu'à Tén-Dang : 1047).

5. ELEMENTS DE TRADITION, DE COUTUMES ET OBJETS SACRES QUI CONFORTERAIENT UNE ORIGINE YEMENITE ET UN SEJOUR PROLONGE EN HAUTE-EGYPTE (NUBIE)

Il ne faudrait pas taxer, *a priori*, de fantaisistes les traditions de certaines sociétés se donnant des origines yéménites ou nilotiques.

Les Mboum ont une tradition qui font d'eux les descendants d'une société "païenne" qui aurait préféré suivre ses "fétiches" plutôt que d'embrasser la religion de Mahomet, ce qui ne semble pas être un élément valorisant pour de "récents" convertis à la religion musulmane. Généralement, lorsqu'une telle origine est avancée, c'est pour faire valoir

(1) "Le sanctuaire de la Kaaba était d'ailleurs le symbole d'une union temporaire des tribus païennes qui s'y rendaient en pèlerinage" [12].

des racines musulmanes anciennes. On se constitue ainsi un arbre généalogique glorieux qui remonte jusqu'à une haute figure de l'Islam¹. Ici rien de tel, puisqu'on s'affirme "païen", content de l'être, et que l'on reste fidèle à ses "fétiches" durant plus d'un millénaire.

Sans chercher à être exhaustif, examinons différentes données qui, conjointes, pourraient plaider en faveur des origines orientales des Mboum.

5.1. La montagne sacrée (principe mâle et femelle - désignation de l'emplacement de l'établissement du groupe)

"La pierre noire de la Kaaba à la Mecque, considérée comme instrument du sacrifice d'Abraham, est trop étroitement voisine des deux longs monolithes qui se trouvent tout à côté et qui symbolisent les deux principes mâle et femelle, en l'honneur desquels les Arabes pré-musulmans accomplissent des sacrifices, pour qu'il n'y ait pas lieu de relever la survivance d'un vieux rite primitif... L'une et l'autre de ces pierres sont considérées comme littéralement vivantes et donnent un caractère sacré au lieu où elles sont déposées, par le fait qu'elles sont tenues pour avoir, par leur vertu surnaturelle, désigné l'emplacement où il convenait que les hommes s'établissent". (N. LEROUGE : *Vie de Mahomet*, cité par de PEDRALS) [9]

Les *fe mboum* (objets sacrés) étaient cachés jusqu'en 1967 (date à laquelle j'ai pu les photographier) dans la grotte aux environs des massifs sacrés de Nganha. Or ces massifs se composent, entre autre, de deux masses rocheuses particulières : l'une épouse une forme de dôme partagée en son milieu par un sillon, appelée "la femme", et l'autre celle d'un pic abrupt et conique appelé "l'homme". C'est au pied de ce massif sacré que les *bélaka* sont enterrés. Le village de Nganha étant à faible distance dans la plaine. D'autre part les Mboum conservent leurs objets sacrés dans deux calebasses placées auprès de deux poteries formant également un couple mâle-femelle (photo 1 en annexe 4). Enfin dans une autre cache de village contenant un grand nombre d'objets en cuivre et en bronze (couteaux, bracelets, épingles de coiffure nommées *bara...*), les objets forment parfois des couples mâles et femelles et ont des utilisations différentes selon leur sexe [1].

(1) CARBOU nous dit au sujet des tribus arabes du Tchad et du Ouadaï que les généalogies fournies "paraissent quelque peu fantaisistes en faisant remonter ces tribus aux proches parents du Prophète (Ali el Kerrar, cousin de gendre, et Abd el Mottaleb, grand-père et tuteur". [13]

Nous avons retrouvé avec les rochers sacrés et sexués de Nganha les monolithes sacrés et sexués des rites païens de la Kaaba, qui désignent tous deux également le lieu d'établissement¹.

5.2. Les objets sacrés des Mboum

FROELICH précise que "les objets sacrés dans lesquels réside la force du *bélaka* et de sa tribu sont le chapeau *mbue*, les *ha* (sorte de couteaux de jet), et les trompettes *fora* [2]. Nous y joindrons les épingles de chapeau *bara*, puisque sur notre chronologie mboum il est signalé pour le *bélaka* n° 8 Mgba Mboum-Gnu (1115-1129) : "N'a pas été intronisé rituellement. Le *gbara* n'a pas été remis par le *gandolong*" (pour que l'on se souvienne après tant de siècles de ce fait, il y a eu lieu de croire que le symbolisme de l'épingle de chapeau était important). Pour abrégé, nous ne parlerons ici que des *fora* et des *ha*.

"Les trompettes *fora* du *bélaka* Nganha ont la forme de celles qui sont représentées sur des frises chaldéennes et égyptiennes ; leur fabrication remonte à des temps anciens, car il n'y a pas d'ouvriers en Afrique centrale capables d'en faire actuellement de semblables. Leurs pièces s'emboîtent l'une dans l'autre depuis l'embouchure jusqu'au pavillon" (BRU, 1923) [4]. Pour FROELICH "ces trompettes rappellent un peu les *soffal* hébreux... seul le *bélaka* possède des *fora*"². Notons qu'il y en a deux ; elles sont en bronze. On trouvera plus loin (annexe 5) une photo de ces trompes qui étaient de retour à Nganha après une absence de quelques années (elles s'étaient envolées vers New-York pour recevoir de spécialistes les réparations que nécessitait leur état).

"Le *hâ* est une pièce de fer curieusement travaillée, dont la forme et l'ornementation paraissent provenir d'une inspiration égyptienne : les motifs qui ornent les branches du *ma* sont repoussés. Ils représentent des signes dont quelques-uns pourraient être hiéroglyphiques" (BRU-1923) [4].

On pourra trouver ici, en annexe 5, une photo présentant un amas de *ha* conservés dans une des cavernes voisines de la montagne sacrée. Un *ha* de *bélaka*, qui m'a été offert par le *bélaka* Saomboum [1], est décoré de signes symboliques qui peuvent évoquer une écriture hiéroglyphique³. Les

(1) "Les Arabes (de la période préislamique) adoraient des arbres, et surtout des pierres, telles qu'elles se trouvent dans la nature, sous les formes les plus variées, blocs erratiques, rochers, stèles, obélisques". [12]

(2) Il cite également de PEDRALS : "les trompettes, très anciennes, sont en bronze clair, ornées par place de chevrons et à leur partie inférieure de motifs assez précis, assez évocateurs d'une croix de Malte" (*Cameroun-Togo, Encyclopédie de l'union française*, p. 92).

(3) Mais nous en doutons. Empreinte d'un des motifs en annexe 4.

autres *ha* étaient dépourvus d'inscriptions, mais l'un était clouté de cuivre. La forme de ces *ha* rappelle certaines enseignes de nomes égyptiennes.

Peut-être convient-il de rappeler ici que d'après M. MALAISE (*Dictionnaire des religions*) [14] :

"Ha : Dieu du VIIème nôme de Basse Egypte et Seigneur du désert occidental.

Comme protecteur de la frontière occidentale, il présente un aspect guerrier et dès lors protège le roi, notamment dans les rites de purification, où il peut remplacer Horus. En tant que divinité de l'ouest, il joue aussi un rôle funéraire et est assimilé au soleil nocturne. Ce Dieu est figuré comme un homme coiffé de l'hiéroglyphe des pays étrangers et armé d'un couteau."

N'est ce pas cette divinité qui serait invoquée lorsque BRU [4] écrit : "A la mort du *bélaka*, on fait des offrandes à Hâ : on l'invoque afin qu'il lui accorde une bonne place dans l'autre monde..."? ¹

5.3. Réminiscences de récits bibliques

Différentes légendes mboum (rapportées par les observateurs précédemment cités) sont manifestement d'inspiration juive ou chrétienne. Nous n'en retiendrons ici que deux :

- Il y a une version mboum de la tour de Babel [4] que nous résumerons ainsi : lorsque les Mboum tombèrent du ciel sur la terre, ils furent mal accueillis et voulurent regagner le ciel. Ils construisirent donc une échelle, mais elle devait être si longue que les termites en minèrent la base, de telle sorte que lorsqu'elle s'écroula avec tous les hommes qui grimpaient, ces derniers furent alors dispersés en langues et races différentes.

- Il y a aussi une version symbolique du paradis perdu [1] : le *bélaka* de Nganha avait reçu d'un personnage mythique un grand sac de peau apparemment vide. Ce sac avait une particularité merveilleuse : dès qu'on l'interrogeait sur l'avenir des Mboum, une "chose" indéfinissable se mettait à bouger dans le sac vide et donnait aux Mboum une réponse à

(1) "Cinq fois par an à l'occasion de fêtes (relatives à l'agriculture et à la chasse) les Mboum célèbrent le culte des morts : un mouton attaché, conduit par des bandelettes de coton (et non des cordes) est égorgé sur les tombes des *bélaka*... Dans les villages les chefs font égorger aussi des moutons en l'honneur du Ha". [4]

Dans une publication précédente nous avons présenté des photos où l'on distinguait nettement le sang d'un mouton égorgé sur les *ha* d'une cache de village, alors que les excréments étaient répartis sur les objets en cuivre ou en bronze [1].

Enfin, "les objets sacrés sont descendus de la montagne en novembre (ou décembre) à l'occasion de la fête de la purification... Les prières adressées à *wen* (Dieu) dans les circonstances importantes étant adressées à ces objets sacrés" [2] [4].

N'est-ce pas également le Dieu Ha, dont nous avons vu les attributs, qui est invoqué lors des fêtes de la purification et du culte des morts ?

leurs questions. Toutefois on ne pouvait savoir ce que ce sac contenait, car Dieu en avait fermé l'ouverture au moyen d'un sceau de fer que l'on ne devait pas enlever. Néanmoins un jour une des femmes du *bélaka* insista pour que l'on ouvrit le sac. Lorsque cela fut fait, une "chose" brillante et lumineuse comme une flamme s'en échappa. Elle voletait de-ci de-là sans se laisser approcher et sans brûler quoi ce soit. Elle s'éleva finalement en l'air pour disparaître à tout jamais. Et depuis ce jour le sac ne répondit plus aux questions posées et les Mboum furent livrés à leur propre jugement. [1]

C'est sans doute à ce sac que FROELICH fait allusion lorsqu'il écrit : "Il existe cependant un autre objet sacré, appelé *fe wen na gundey*. C'est un sac en cuir contenant divers objets dont nous n'avons pu avoir connaissance. Ce sac ne doit jamais quitter la grotte de la montagne. Il n'est descendu secrètement qu'après la mort du *bélaka*" [2]

Après avoir fait ce récit évoquant le paradis perdu, le *bélaka* Saomboum me précisa que c'est à la suite de la disparition du "contenu" du sac que la chefferie se procura divers objets en cuivre (bracelets, couteaux, clochettes) pour satisfaire les populations. [1]

Les Mboum disent aussi que, lorsque les Foulbé arrivèrent, le sac étant inerte, ils ne surent que dire ou faire pour les amener à composition et conserver leur totale suzeraineté.

Les réminiscences bibliques évoquées plus haut ne peuvent provenir que d'un fond très ancien. Nous avons déjà vu que la Nubie était christianisée au VII^{ème} siècle¹. Quant au Yémen, "le judaïsme et le christianisme s'y répandirent, le premier grâce aux Israélites très nombreux en Arabie (préislamique), et le second grâce, très probablement, aux missionnaires syriens monophysites qui fuyaient la persécution des empereurs grecs. Des inscriptions témoignent des influences judaïsantes et chrétiennes dès le début du VI^{ème} siècle" [15].

5.4. Coutumes pouvant rappeler celles du "pays des pharaons" où les Mboum disent avoir séjourné

Sépulture du bélaka

Nous avons déjà parlé de l'enterrement du *bélaka* dont le corps, entouré de bandelettes, est placé dans une grande poterie mise elle-même au fond d'un puits creusé dans une grotte de la montagne sacrée [2]. Cette sépulture peut évoquer l'ancienne Egypte.

(1) "A la fin du VI^{ème} siècle, les trois royaumes créés sur les débris du royaume de Méroé étaient donc tous les trois chrétiens... Le christianisme nubien devait admirablement prospérer aux siècles suivants et survivre jusqu'en 1936 à Dongola et jusqu'en 1505 à Soba" (R. et M. CORNEVIN) [8].

On sait que les Egyptiens empruntèrent la forme de leurs pyramides à celle de montagnes naturelles, rendues plus ou moins pyramidales du fait des érosions (ce type de montagnes bordaient le cours du Nil dans la Haute-Egypte). Dans l'un de ses ouvrages N. L'HOTE s'attache à expliquer la forme des pyramides à travers leurs évolutions et leur origine [16] ; il présente le dessin de l'une de ces montagnes située en Nubie, en forme de pyramide émoussée aux arêtes et au sommet, dans laquelle on a creusé un *spéos*¹. Le profil et l'utilisation de la montagne sacrée de Nganha, dans la grotte de laquelle on a creusé un puits, n'est pas sans analogie avec le modèle nubien présenté.

Dans quelles sociétés africaines traditionnelles inhume-t-on les chefs de cette façon ?

Interdits relatifs au soleil et à la lune

En présentant la chronologie mboum nous avons rapporté que le *bélaka* Nyafou (1907-1931) avait failli se suicider (vers 1923) parce qu'un agent administratif lui avait fait sauter son chapeau. En effet le *bélaka* et les dignitaires qui ont droit au chapeau (*mbue*)² ne doivent absolument pas se découvrir tant que le soleil est au-dessus de l'horizon.

De même, lors de la mise à jour dans le village d'objets sacrés, un des dignitaires me précisait que l'on ne retirait jamais les objets sacrés lorsque le soleil brillait, mais soit au petit matin soit au crépuscule [1].

Le *bélaka* est soumis au même interdit solaire que les objets sacrés, car il est lui même sacré. Des auteurs ont, à ce sujet, tracé un parallèle entre les Djoukoun, les Mossi et le rituel voué au Dieu-Soleil à Héliopolis [9].

En ce qui concerne le *bélaka*, on retrouve le même interdit pour la lune. FROELICH nous dit que, lors de la fête des *Ha*, le *bélaka* sortant "d'une retraite rigoureuse de six jours est vêtu de blanc et coiffé du chapeau avec les *mbara* (épingles). Il lui est interdit de voir la lune, aussi tient-il son bouclier avec lequel il se protège la tête des rayons lunaires" [2]. Ce qui l'amène à conclure un peu plus loin : "Le rapprochement entre le nom même de *Ha*, le fait que le *bélaka* ne doit pas s'exposer au soleil tête nue et qu'il ne doit pas voir la lune au cours des cérémonies, a incité certains observateurs à faire un rapprochement de ces croyances avec le culte égyptien du dieu Ra, d'autant que le *bélaka* lorsqu'il adresse ses prières à *gàn wen* se tourne vers l'est, vers le soleil levant" [2].

(1) "Chez les Egyptiens, la construction des pyramides résulte principalement de l'usage où ils étaient d'inhumer les morts dans les montagnes. Hors des atteintes du fleuve. L'inhumation dans la montagne est une tradition qui se trouve textuellement consacrée dans le rituel funéraire, livre dont la composition remonte aux temps les plus reculés" (N. L'HOTE) [16].

(2) Le chapeau du *bélaka* était tressé dans un trou et en secret [1].

Le "mangala"

Un dernier élément pourrait enfin confirmer l'ancienneté de l'implantation des Mboum aux alentours des massifs sacrés de Nganha, et peut-être même leur séjour antérieur en Nubie. D'après son ouvrage sur l'Afrique centrale [17] le botaniste G. SCHWEINFURTH a suivi un circuit qui va de la Nubie jusqu'aux différents bras du Nil Blanc, aux confins desquels il découvre les Niam-Niam (appellation générique donnée par les Soudanais) pratiquant le jeu du *mangala*. Il précise : "Le *mangala* consiste en une longue pièce de bois portant 2 rangées parallèles de petites cavités. Chez les Nubiens la table a 16 fossettes, chez les Niam-Niam elle en a 18"¹.

Or au voisinage des massifs sacrés de Nganha, j'ai découvert une dalle dans laquelle est creusé un "jeu de *mangala*" à 16 trous (voir photo en annexe 4). Comme nul vestige d'habitation ne se trouve sur ces hauteurs, on ne peut écarter l'idée que cette ancienne représentation creusée dans le roc ait eu à l'origine un rôle divinatoire et religieux².

Dans un tout autre domaine, et avant de conclure, je ne peux m'abstenir de signaler une information intéressante, même si je n'ai pu la recouper.

L'actuel système de numération des Mboum est un système par soustraction où l'on compte jusqu'à six, pour ensuite dire : "moins trois" pour sept, "moins deux" pour huit, etc. Ce système est pratiqué par différentes sociétés du nord du Cameroun [18].

Or le *bélaka* Saomboum m'a dit que jadis les Mboum comptaient par sept (système également utilisé par d'autres sociétés), et lorsque je lui ai demandé : "Pourquoi par sept", il me répondit sans hésiter, comme si c'était là une évidence : "parce que les crânes ont 7 orifices"...

Si cette mutation a effectivement eu lieu, cela pourrait signifier que la société mboum est devenue de plus en plus composite au cours de ses migrations passées, au point d'avoir changé de système de numération, mais en conservant toujours - dernière sauvegarde - sa tradition socio-religieuse originelle basée sur le *bélaka*. De son vivant celui-ci, comme "Ten Dang" (pharaon), est réuni à son *kâ*³ alors que la plupart des mortels doivent attendre l'au-delà pour le rejoindre.

(1) SCHWEINFURTH, excellent dessinateur, nous laisse (parmi de multiples autres) un dessin du mangala niam-niam à 18 trous. Notons que les deux trous supplémentaires sont placés à chacune des extrémités du jeu (comme en sumombre).

(2) Comme différents jeux en d'autres parties du monde. Ce n'est sans doute qu'après l'effacement des rites et croyances traditionnels qu'il a été transformé en jeu de société. Notons qu'aucun des observateurs cités ici ne précise avoir vu des Mboum jouer au mangala.

(3) "La nature du *kâ* correspond à une manifestation d'énergie vitale, puissance immortelle génératrice et conservatrice d'existence " [19].

Pour conclure on peut supposer que la chronologie mboum ne puisse nous fournir des données d'une totale fiabilité sur une si longue période. Nous avons néanmoins pensé qu'il était utile de la présenter, car elle est incontestablement la plus importante qui ait été produite à ce jour.

Malgré des imprécisions probables dans la détermination des durées de règne, cette chronologie ne semble pas, dans ses grandes lignes, aller à l'encontre des données historiques concernant les régions et les époques évoquées.

Il apparaît aussi que les traditions se rapportant également à ces longues migrations peuvent être étayées par la survivance, chez les Mboum de Nganha, de rites anciens sans doute liés au passé des régions traversées.

ANNEXE 1

Liste généalogique présentée par FROELICH en 1959 [2]

Nous possédons deux listes généalogiques des *bélaka* qui ne coïncident absolument pas ; la plus exacte, car on y retrouve plus ou moins déformés des noms connus par les chroniques peul, est la suivante :

1. Niassara Mboum
2. Ganti Mboum-Na
3. Gan Djouli
4. Manko Aloukou
5. Gan Gueou
6. Manko Adjiki
7. Gan Ndep
8. Mbar Nden

-
9. Koya (sous le règne duquel arrivèrent les Foulbé)
 10. Raou Adaba
 11. Mba Kadjimi
 12. Mba Djoma
 13. Toka Gokor
 14. Falbela (qui attaqua Ngaoundéré-Delbè)
 15. Magadji
 16. Bandere
 17. Nia Fou
 18. Saou Mboum

ANNEXE 2

Fragment de la liste généalogique et chronologique mboum (1989)

N° d'ordre	Noms et Prénoms
37	Gang Nzouli Nziki Après l'arrivée des Foulbé
38	Koya
39	Mgba Akanzimi
40	Mgba Nzona
41	Falbéla
42	Magadji
43	Mbandéré
44	Nyafou
45	Saomboum
46	Rondé Abba (depuis janvier 1977)

ANNEXE 3

Liste chronologique des bélaka mboum de Nganha

N° d'ordre	Noms	Année du début de règne
1	Sana	933
2	Gang Gaba seï	968
3	Gang Gawara	1007
4	Ten-Dang	1047
5	Nan Nyassang	1072
6	Mouklaye	1092
7	Sel Ambéré	1103
8	Mgba Mboum-gna	1115
9	Sebdén	1129
10	Savufou	1150
11	Took-gookor	1186
12	Gang-Dép	1217
13	Hazélé	1223
14	Nackmboum	1260
15	Ganguéou Loukou	1289
16	Ganguéou Nziki	1317
17	Zéya	1346
18	Rouzelé	1363
19	Ndézelé	1388
20	Koo-Mboum	1406
21	Raoumboum	1434
22	Toufou	1446
23	Roumboum	1467
24	Sackmboum	1497
25	Raoumboum	1513
26	Saougninn	1532
27	Gan Nzouli Loukou	1539
28	Saa-ké	1544
29	Sackmboum	1576
30	Raou-Adaba	1613
31	Raou-Gna	1640
32	Rouya	1651
33	Nsaïe	1653
34	Naa-Mankô	1687
35	Mbouk-Raïe	1720
36	Mgba-Kool	1757
37	Gang Nzouli Nziki	1786
	Après l'arrivée des Foulbé	
38	Koya	1807
39	Mgba Akanzimi	1817
40	Mgba Nzona	1824
41	Falbéla	1854
42	Magadjî	1870
43	Mbandéré	1887
44	Nyafou	1907
45	Saoumboum	1931
46	Roundé Abba (depuis janvier)	1977

Nombre d'années de pouvoir	Signification des noms des bélaka	N°
35 ans	Village des ancêtres mboum situé en Asie (Arabie Saoudite)	1
39 ans	Celui qu'on salue le jour	2
40 ans		3
25 ans	Je viens de sortir	4
20 ans	Est né le jour d'une des cérémonies de <i>mboryanga</i> appelée <i>nyassang</i>	5
11 ans	Le gros (costaud)	6
12 ans	Il a des dents blanches comme le cauri	
14 ans	N'a pas été intronisé rituellement. Le <i>gbara</i> n'a pas été mis par le <i>gandolong</i>	8
21 ans	Je me suis installé malgré la volonté	9
36 ans	<i>Saou</i> = racine, <i>Fou</i> = village : racine du village	10
31 ans	Celui qui parle vite	11
06 ans	Moi seul, je suis capable	12
37 ans	Je ne peux plus nier	13
29 ans	Je me suis installé sur les Mboum (de force) <i>Gang</i> = chef, <i>Nguesu</i> = nom d'un village, <i>loukou</i> = grand	14
28 ans	Chef du grand village	15
29 ans	Chef du petit village	16
17 ans	Qu'est-ce que je ne connais pas ? Je sais tout.	17
25 ans	Qui peut lutter avec moi ?	18
18 ans	Qui peut me dépasser ?	19
28 ans	Viens donc voir le grand chef mboum	20
12 ans	La grande place des Mboum	21
21 ans	<i>Tour</i> = déplacer, <i>Fou</i> = village Serait le premier fils après leur émigration	22
30 ans	Qui peut lutter pour la cause des Mboum	23
16 ans	Qui s'est fait voir parmi les Mboum	24
19 ans	Voir n°21	25
07 ans	Celui qui rassemble ses frères	26
05 ans	Le grand renard	27
32 ans	La parole donnée	28
37 ans	Voir le n°24	29
27 ans	La place publique	30
11 ans	Qui peut m'aveugler ?	31
02 ans	Ne bagarre pas	32
34 ans		33
33 ans	Couchez-vous et regardez-moi	34
37 ans		35
29 ans	<i>Kool</i> = plante qui donne une couleur rouge Son menton ou sa barbe est toujours rouge	36
21 ans	Le petit renard	37
10 ans	<i>Koya</i> = n'a pas vu. Son père est décédé laissant sa maman enceinte. Il n'a donc pas vu son père	38
07 ans	<i>Kanzimi</i> = espèce d'herbe creuse. Celui-ci n'a pas peur de la mort. Il est mort comme si c'était cette herbe creuse cassée	39
30 ans	Ici <i>mgba</i> veut dire tenir ou arrêter, <i>nzsna</i> = boire Tiens ou arrête bien avant de boire.	40
16 ans	Après la pluie, c'est le beau temps Il est né après que son père soit détrôné	41
17 ans	Le dernier fils	42
20 ans	Occupe-toi de la famille	43
24 ans	<i>Nya</i> = père, <i>Fou</i> = village : Le père ou bien le chef du village	44
46 ans	Racine des Mboum	45
-	Qui ne peut être vaincu	46

ANNEXE 4

1. Poteries mâle et femelle

*2. Mangala creusé dans le roc et
au loin vue des massifs sacrés
(l'Homme et la Femme) de Nganha*

ANNEXE 5

*Fora**Ha*

*Objets sacrés d'une cache de village
On distingue six épingles de chapeau (bara)*

OUVRAGES CITÉS EN NOTE

- [1] PODLEWSKI (André), 1978 - "Notes sur des objets traditionnels mboum (Adamaoua-Cameroun)", *Journal des Africanistes*, 48 (2), Paris, pp. 102-120.
- [2] FROELICH (J.C.), 1959 - "Notes sur les Mboum du Nord-Cameroun", *Journal des Africanistes*, 29 (1), Paris, pp. 91-117.
- [3] LABOURET (Henri), 1950 - *Histoire des noirs d'Afrique*, Paris : P.U.F., p. 100.
- [4] BRU, 1923 - "Les Mboum", Rapport inédit, Paris : Archives de l'ex-Ministère de la France d'Outre-Mer.
- [5] CARDAIRE, 1949 - *Contribution à l'étude de l'Islam Noir*, Mémoire II du Centre IFAN, Cameroun, Le Charles Louis, Paris, pp. 24-47, 64-68.
- [6] LEMBEZAT (Bertrand), 1961 - *Les populations païennes du Nord-Cameroun et de l'Adamaoua*, Paris : P.U.F., pp. 140, 189-190, 205.
- [7] PODLEWSKI (André), 1971 - "La dynamique des principales populations du Nord-Cameroun", 2ème partie "Piémont et Plateau de l'Adamaoua", *Cah. ORSTOM, Sér. Sc. Hum*, vol. VIII, n° spécial, Paris, pp. 21, 115, 142.
- [8] CORNEVIN (R.) et (M.), 1964 - *Histoire de l'Afrique*, Paris : Payot, pp. 97-103, 129-130, 171.
- [9] PEDRALS (D.P.) de, 1949 - *Manuel scientifique de l'Afrique Noire*, Paris : Payot, pp. 67, 173-174.
- [10] LEBEUF (Annie), 1959 - *Les populations du Tchad*, Paris : P.U.F., p. 49.
- [11] LEBEUF (Jean Paul), 1982 - "Nouvelles dates 14 C de l'ensemble sao (Cameroun Septentrional)", *Journal des Africanistes*, 52 (1-2), Paris, pp. 169-170.
- [12] WIET (G.), 1960 - "La religion islamique", *Histoire générale des religions*, Paris : Libr. A. Quillet, p. 231.
- [13] CARBOU (H.) 1912 - *La religion du Tchad et du Ouadaï*, Tome 2, Paris : E. Leroux, p. 10.
- [14] MALAISE (M.), 1984 - *Dictionnaire des religions*, Paris : P.U.F., p. 683.
- [15] RYCKMANS (G.), 1960 - "Les religions arabes préislamiques", *Histoire générale des religions*, Paris : Lib. A. Quillet, , p. 210.
- [16] L'HOTE (N.), 1840 - *Lettres d'Egypte*, Paris : Firmin-Didot Frères, pp. 148-153.

- [17] SCHWEINFURTH (G.), 1875 - *Au cœur de l'Afrique, Voyages et découvertes dans les régions inexplorées de l'Afrique centrale*, Paris : Hachette, Tome 2, pp. 28-29.
- [18] BAUDELAIRE (H.), 1944 - "La numérotation de 1 à 10 dans les dialectes du Nord-Cameroun", *Bull. de la Soc. d'Etudes Camerounaises*, n°5, Yaoundé, pp. 25-31.
- [19] BERLAUDINI-KELLER (J.) et (D.), 1984 - *Dictionnaire des religions*, Paris : P.U.F., p. 887.